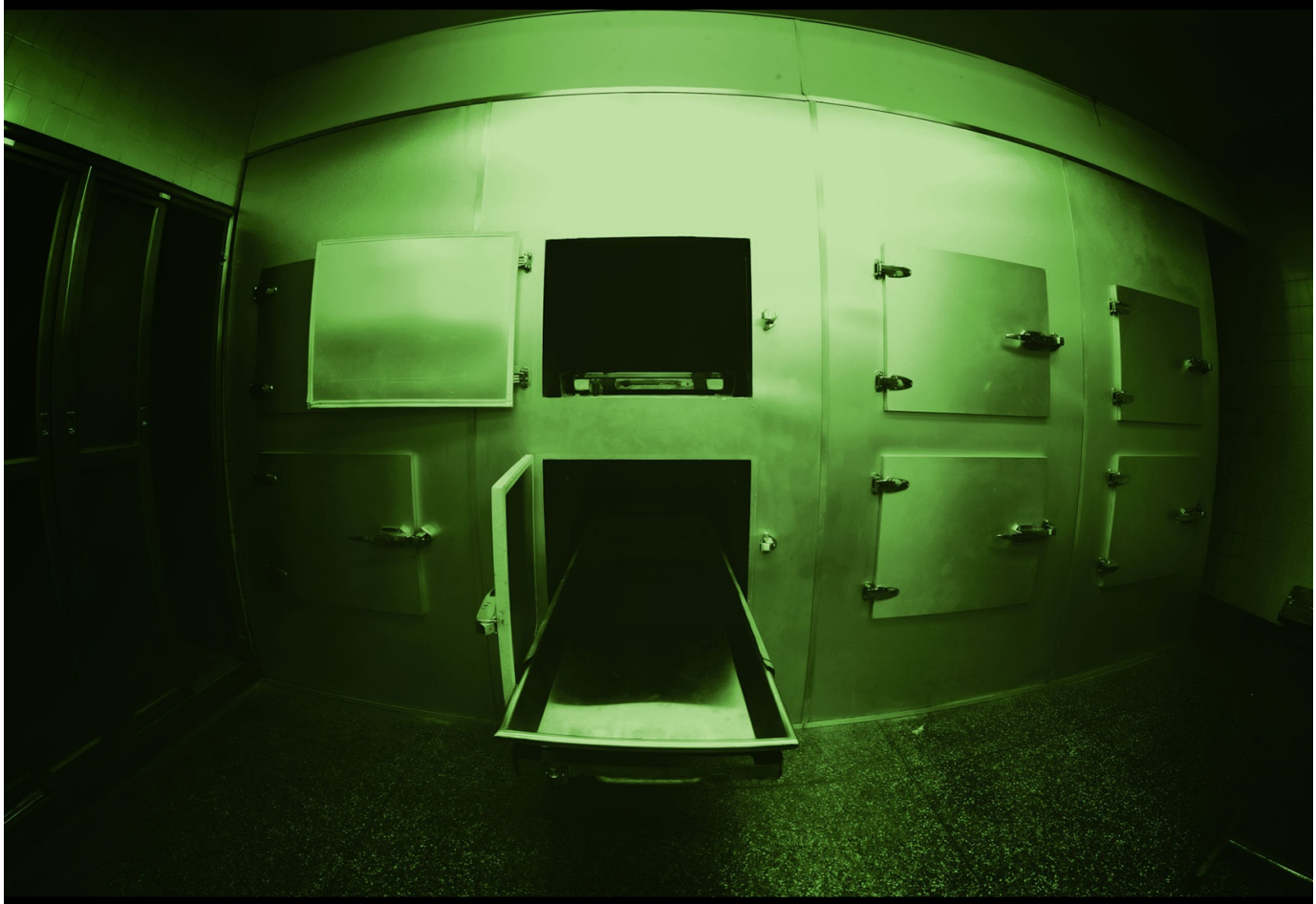
AUTOPSIE D'UN CAUCHEMAR



CHARLOTTE VIABERT

Charlotte Viabert

Autopsie d’un cauchemar

© Charlotte Viabert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6703-5

Image : iStock/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Un homme à l’allure de bête trapue marchait sur l’étroit trottoir pavé. Seul le claquement de ses semelles bon marché résonnait dans la nuit noire dont les rues étaient faiblement éclairées par des lampadaires à la luminosité vacillante. Ses mains étaient enfoncées dans les profondes poches de sa veste épaisse, démontrant l’inéluctabilité d’une vive fraîcheur anormale pour un début de mois de juin. Son regard se porta au loin. Il marchait d’un pas assuré vers un but précis que lui seul connaissait. L’espace d’un instant, il ralentit sa progression et jeta un coup d’œil furtif derrière son épaule, semblant sentir une présence invisible. Il porta la paume de sa main sur sa joue mal rasée et la caressa, comme si cet acte donnait vie à sa profonde réflexion. Son regard hagard et vitreux résultait d’un manque de sommeil mêlé à une certaine folie. Le temps sembla se figer un court instant, laissant juste une petite brise se faufiler entre les obstacles immobiles. L’homme marmonna quelques mots inaudibles et sortit de sa poche un petit ustensile métallique. Il le regarda avec émotion et l’orienta vers la lueur jaune du lampadaire pour en apprécier sa forme. L’aspect de ce scalpel émoussé, parsemé de taches brunâtres sèches, s’empourpra à nouveau au contact de l’air humide, démontrant l’utilisation immodérée qu’en avait faite son propriétaire. L’homme affichant un rictus, le regard aspiré par sa lame meurtrière, sembla se remémorer des souvenirs jouissifs. Il resta à contempler le prolongement de sa main plusieurs secondes, absorbé par la reviviscence d’événements sinistres, sans se rendre compte que des ombres glissaient furtivement derrière lui. Quand il sentit ces présences, il était déjà trop tard. Il fut arraché à ses flash-back et projeté sur le sol froid et uligineux. Un goût métallique s’insinua entre ses dents pour s’imprégner sur ses papilles, ce qui le fit arborer un sourire aux lèvres fendues. Les ombres ayant pris forme humaine prononcèrent de vives phrases, les hurlant presque au creux de son oreille, mais l’homme était totalement détaché. Il sentit un froid métallique encercler chacun de ses poignets, serrant leur emprise à chaque cliquetis, jusqu’au pincement brutal de son épiderme, le ramenant peu à peu à la réalité. Une fois remis sur pied, il plongea son regard dans ceux de ses assaillants en uniforme, sans aucun clignement de paupières, leur présentant un sourire éclatant dont la dentition était rosée. Un filament de sang se fraya un chemin entre les poils drus de son menton jusqu’à s’écouler en fines gouttes et s’écraser sur son manteau couleur chamois. Les policiers furent presque effrayés par cette face aux reflets démoniaques. Cette expression

glaçante fut accentuée par la lueur des gyrophares s’approchant à vive allure, perçant la noirceur nocturne. Ils avaient enfin arrêté le Monstre. Le « Tueur au poignet ».

1 – BIENVENUE À MONTSE

C’était la fin des vacances d’été. Les journées étaient agréables, ensoleillées, et pas trop chaudes. Madame Goutras et sa fille Charline allaient emménager dans la vieille demeure familiale que leur avait léguée la grand-mère de cette dernière.

Charline était une jeune fille tout juste âgée de 19 ans, pour qui le fait de quitter son ancienne ville ne posa aucun problème. Bien au contraire.

Cette adolescente plutôt solitaire aimait se promener seule dans la campagne et lire un grand nombre de livres fantastiques et historiques, se laissant guider par son imaginaire.

Lors de la dernière visite chez le médecin de famille, elle mesurait un mètre soixante-quatre pour cinquante-trois kilos et elle était plutôt athlétique.

N’aimant pas tellement les sports d’équipe, elle pratiquait la marche de façon régulière et, de façon occasionnelle, quelques footings pour aérer son esprit en perpétuelle réflexion.

Ses cheveux châtains aux reflets auburn étaient toujours relevés en queue de cheval. Toutefois, une mèche indomptable se retrouvait très souvent devant sa joue, ce qui l’obligeait à la caler derrière son oreille. La régularité du geste était presque devenue un tic. Ses yeux étaient de couleur chocolat, avec un contour fin d’une belle nuance dorée qui ressortait dès que les rayons du soleil éclairaient son visage fin.

Elle ne prêtait guère attention aux différents codes vestimentaires de son âge et affectionnait particulièrement de porter un sweat que son père mettait lorsqu’il pratiquait les cross régimentaires, quand il était officier parachutiste à Montauban.

Le commandant Goutras tomba le 12 septembre 2009 en Kâpîssâ, à l’est de l’Afghanistan, lors d’une mission de reconnaissance.

La perte d’un père et d’un mari souda les relations entre Charline et sa mère, qui surmontèrent cette épreuve du mieux qu’elles purent. Mais ce deuil perturba

la concentration scolaire de la jeune fille qui redoubla son CM1, ainsi que sa 6e. Par conséquent, elle se referma un peu plus sur elle-même, s'isolant de ses camarades sans pour autant que cela l'affecte. Elle ne portait pas grande attention aux relations humaines et n'avait d'intérêt que pour ses devoirs, sa mère, sa grand-mère, et ses longues balades dans la campagne auvergnate. Martine Goutras, qui n'avait aucune raison de se plaindre de sa fille, aurait souhaité qu'elle s'ouvre un peu plus aux autres. Néanmoins, elle se disait que si Charline était épanouie comme cela, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter outre mesure.

Martine Goutras, de son nom de jeune fille, Élouard, était une brillante médecin légiste qui avait fait ses études à Paris. Elle rencontra le père de sa fille lors de la soirée du 14 juillet 1997. Elle était à la fin de sa spécialisation quand elle tomba éperdument amoureuse de Christian Goutras. Elle croisa son regard au détour d'un bal organisé dans une rue entourée de bars animés pour l'occasion. L'étincelle fut immédiate pour l'un comme pour l'autre. Il fit le premier pas en l'invitant à danser, non sans une ou deux maladresses qui le firent rougir et bafouiller des excuses à peine audibles. Cette fragilité ne fit qu'accroître l'attirance de la jeune femme pour ce bel homme. Il était un jeune officier de l'armée de Terre, expatrié temporairement de son régiment pour participer au défilé national. Après cette soirée marquée d'un coup de foudre, tout alla très vite. Ils se marièrent l'été suivant et Charline montra le bout de son nez en juin 1999. Jusqu'au décès de Monsieur Goutras, tout semblait idyllique. La vie était belle et facile. Toutefois, cette épreuve avait renforcé les liens familiaux. Martine renoua son accointance avec sa mère, Paulette Élouard, avec qui les relations avaient perdu de leur intensité depuis la naissance de Charline.

Madame Élouard avait été infirmière et avait effectué des soins à domicile dans différentes communes de la région de l'Est. Elle était très proche de Martine jusqu'à l'arrivée de la petite fille. Dès sa venue au monde, malgré un sentiment fusionnel envers l'enfant, elle préféra se mettre en retrait, souhaitant espacer les visites dans sa maison de Montse. Elle resta traumatisée par les différents événements survenus dans cette région, portant sur ses épaules le stress d'un accident potentiel.

Cependant, à la mort de Christian, la tendance s'inversa et Paulette eut un contact presque symbiotique avec sa petite-fille. Cette terrible épreuve fut comme un électrochoc pour la grand-mère qui ne voulut plus prendre le risque

de perdre un seul instant loin de sa fille et de sa petite-fille.

Charline avait beaucoup de souvenirs agréables dans la maison de sa mamie, mais très peu au-delà des buissons fleuris entourant le jardin. Elle n'était jamais autorisée à passer le portillon du courtil. Toutefois, la balançoire en plastique jaune suspendue à la branche la plus robuste de l'imposant noyer lui suffisait amplement. Les parties de cache-cache et autres jeux de société, qui pouvaient durer toute une après-midi, marquèrent l'enfant de souvenirs impérissables. Paulette s'inquiétait de ce qui pouvait se passer hors de ces murs. La région et ses habitants gardaient les stigmates des crimes odieux perpétrés par un tueur en série qui sévissait dans les années 1970 et 1980. Cela laissa une empreinte indélébile sur la population ayant vécu cette époque troublée.

Les deux dernières années avant son décès, Charline ne vit sa grand-mère que peu de fois. Martine ne souhaitait pas que sa fille voie trop souvent Madame Élouard, qui avait troqué sa maison contre un lit d'hôpital. Elle avait contracté un cancer du sein fulgurant et très agressif qui l'emporta à la suite de vingt-six mois difficiles et éprouvants. Ce fut une nouvelle épreuve pour la mère et la fille.

Martine et Charline aimaient à penser qu'après les larmes et les cœurs brisés arrive la reconstruction. Ce dicton familial trouva écho dans leur souffrance et une nouvelle surprenante survint quelques jours après l'inhumation. Le notaire les contacta pour leur notifier que la défunte leur avait légué sa maison, la totalité des biens s'y trouvant, ainsi qu'une somme d'argent importante permettant à Madame Goutras d'emménager rapidement dans la vieille demeure.

Martine ne mit pas longtemps à trouver un travail grâce à ses compétences.

En effet, parce qu'elle était reconnue dans son domaine, l'hôpital de Montse-sur-Louis accepta cette demande d'embauche presque aussitôt. Cet emploi tombait à point nommé et présentait certains avantages. Il n'était situé qu'à dix minutes en voiture de leur domicile, au 18, rue des Pierres, et avait, de surcroît, le monopole du traitement des décès sur l'ensemble du département, travaillant conjointement avec la gendarmerie voisine. À sa grande surprise, elle apprit que le poste était à pourvoir depuis plusieurs mois, comme si le département était placé au sein d'un no man's land. Les places disponibles étaient difficiles à honorer et le département semblait très peu connu. Il était comme perdu au milieu des Vosges. C'était une affectation qui, de toute évidence, était peu prisée

de ses confrères. Il était d'ailleurs compliqué de demander à quelqu'un ne connaissant pas la région de montrer Montse sur une carte de France, même lorsque cette dernière y était inscrite. Mais peu importait pour Martine. Ce village comprenait une bonne école privée et une qualité de vie sans comparaison possible. Cela allait donner, à la mère comme à la fille, un nouveau souffle dans leur existence déjà bien éprouvée.

Une fois les dispositions prises, la famille Goutras fit rapidement ses cartons, prête à se jeter dans cette nouvelle aventure. Seulement une semaine après la signature chez le notaire, elles arrivèrent face à cette demeure aux pierres apparentes et aux volets faits d'un bois épais, qui, à l'évidence, n'était pas très grande, mais tout à fait mignonnette.

Les cinq heures de route les avaient fatiguées. Elles avaient multiplié les pauses, pour ainsi faire de ce voyage une partie intégrante de leurs souvenirs communs. Et ce, malgré un nombre incalculable de bouchons, entrecoupés de longues routes en ligne droite, bordées d'immenses arbres. Les jambes engourdies par le trajet et la tête lourde, elles insérèrent la clef dans la serrure. Le bruit familier de la porte d'entrée qui s'entrouvre et l'odeur particulière du bois ciré leur firent oublier le périple. Telle une madeleine de Proust, l'effluve qui se dégageait de l'intérieur de la maison fit remonter à la surface les souvenirs agréables qui avaient rythmé la vie de cette demeure. Face à elles, sur leur gauche, se trouvait un escalier fait d'un bois robuste et foncé qui grimpait à l'étage où se trouvaient les chambres.

Sous celui-ci se présentait un vestibule où, anciennement, les manteaux, chaussures et autres cartons remplis de souvenirs et de décorations de Noël étaient soigneusement rangés.

Au bout de cette entrée se dévoilait une grande pièce qui était le salon, arborant de magnifiques poutres qui laissaient supposer que cette petite maison était des plus solides.

Martine Goutras remarqua que sa défunte mère avait été prévenante jusqu'à la fin. Elle avait probablement diligenté une équipe de nettoyage, rendant à ces lieux une présence pourtant absente depuis plusieurs mois. Tout était propre. L'environnement sentait le produit ménager aux teintes florales.

Maman avait tout prévu.

Le lustre qui ornait le milieu de la pièce était ancien, dans un style Art déco, modèle Tiffany.

En s'enfonçant un peu plus dans la demeure, Charline vit à sa gauche la petite entrée qui donnait sur la cuisine.

Cette dernière possédait une autre porte qui s'ouvrait sur le jardin. Celui-ci avait manifestement été peu entretenu ces derniers temps. Il semblait avoir peu souffert de cette négligence, étant donné la belle palette de couleurs qu'offrait le courtil.

— Je m'occuperai du jardin après avoir déballé quelques cartons, annonça Martine tout en se lavant les mains dans l'évier en inox observant par la fenêtre le travail de jardinière qui l'attendait.

Elle observait par la fenêtre le travail de jardinière qui l'attendait.

Après un bref état des lieux du rez-de-chaussée, Charline monta directement à l'étage pour découvrir sa future chambre. Elle fut attirée par une porte en bois gravée de plusieurs motifs qui devaient dater de la construction. Elle n'y avait, jusqu'à aujourd'hui, jamais prêté attention. Elle tourna doucement la poignée avec une pointe d'excitation. En effet, dans ses souvenirs, cette petite pièce sombre menait au grenier et, comme chacun le sait, c'est un lieu très prisé des arachnides, poussière et autres rampants. Toutefois, à sa grande surprise, l'entrée donnait sur un mur tapissé de rouge orné d'une belle frise or, éclairé d'un jet de lumière qui émanait de l'étage. Elle adora tout de suite l'habillage de ce cloître et passa le pas de la porte avec enthousiasme. Ce vif éclairage naturel venait du fond de cette cellule, vers sa gauche. Après quelques secondes, elle aperçut un escalier qui conduisait à une pièce nettement plus grande. Madame Élouard avait dû faire aménager le grenier et remplacer l'échelle dépliable par cet escalier qui n'existait pas la dernière fois qu'elle était venue la voir. Elle s'approcha des premières marches et vit une grande fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle les grimpa deux à deux et arriva en haut juste le temps d'une inspiration. Elle était émerveillée par les possibilités qu'offrait cette chambre. Car oui, à cet instant précis, elle décida que ce grenier, anciennement infesté d'araignées, serait sa chambre. Le sol était fait d'un parquet épais aux nervures nourries par une cire de qualité, disposant d'un joli tapis rouge et où trônait, sous l'imposante fenêtre, une grande malle en bois sombre et vernie à l'allure d'un coffre templier.

Les murs étaient tapissés à l'identique de la précédente cellule, la rendant